Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

PSEUDO-CÉSAR, *Guerre d'Espagne*, texte établi et traduit par Nicole DIOURON : Paris, Les Belles Lettres (C.U.F.), 1999, CXI-196 pages, dont 40 doubles.

Depuis la réalisation en 1953 de l'édition du *Bellum Alexandrinum* par J. ANDRIEU, le corpus césarien de la C.U.F. restait incomplet. Nicole DIOURON vient de remédier à cette fâcheuse lacune par la publication du *Bellum Hispaniense*.

Dans son *Introduction*, à la fois dense et complète, elle traite du problème de l'identité de l'auteur. Après l'exposé des solutions proposées, et se fondant d'une part sur les deux témoignages principaux, la lettre d'Hirtius, en préface au l. VIII du *B.G.*, et le texte de Suétone, *Caes.* 56, 1, d'autre part sur les rubriques des manuscrits et les informations fournies par le *Bellum Hispaniense* lui-même, elle conclut par un *non liquet*, mais pense que ce doit être un fidèle de César, un officier de rang moyen qui a participé en personne à cette campagne, et donc un « témoin direct de la plupart des faits qu'il rapporte, sans doute après les avoir notés au jour le jour » (p. LXIX). Elle procède ensuite à un rappel détaillé des différents épisodes de cette guerre et fournit une estimation des effectifs engagés. Elle insiste sur les forts liens de clientèle existant entre les deux Espagnes et chacun des deux adversaires, et sur le rôle qu'ils ont par conséquent eu dans la conduite des opérations.

Ce développement, précis et minutieux, s'appuie sur une large documentation. Pour assurer la crédibilité de l'anonyme, N. DIOURON confronte son récit avec ceux de diverses sources, Suétone, Florus, Plutarque, Appien, et surtout Dion Cassius, le seul autre auteur à donner un récit circonstancié des événements. Elle souligne la spécificité à cet égard du récit de l'anonyme, due plus particulièrement au fait qu'il est un fidèle de César. Tout cela est excellent et constitue une parfaite introduction à la lecture et à la compréhension de l'œuvre. L'auteur procède ensuite à une étude de la langue et du style, assez précise, mais qui n'est cependant pas le meilleur de cet exposé. Les différents éléments en sont mal distingués ; ce sont avant tout des remarques de vocabulaire et de syntaxe ; sur le style, il manque l'essentiel, à savoir une étude sur la structure et l'organisation de la phrase ; l'ouvrage fondamental en ce domaine de J.-P. CHAUSSERIE-LAPRÉE, *L'expression narrative chez les historiens latins-Histoire d'un style*, Paris, 1969, est totalement ignoré. Cette introduction se termine par une revue des différents éléments de la tradition manuscrite. Ce qui ressort de cet exposé, qui n'est pas toujours très clair, ainsi que de l'établissement du texte, c'est la réserve de l'auteur à l'égard des solutions proposées, notamment au début de l'ouvrage, par A. KLOTZ, dans son édition de 1927 (Teubner), et sa tendance à suivre celles du principal éditeur moderne du *B.H.*, G. PASCUCCI, Florence, Le Monnier, 1965. Elle avance quatre conjectures personnelles : 18, 8 *turri religato* ; 25, 7 *pugna <non> esset; concursum* ; 28, 4 *nonnulla*, et en adopte une en 16, 2 *culcitas*, sur la suggestion de son réviseur P. JAL. La traduction est satisfaisante dans l'ensemble ; je contesterai seulement la manière dont est rendu, en 5, 6, *non solum morti mortem aggerabant, sed tumulos tumulis exaequabant* « non seulement on entassait mort sur mort, mais les tombes étaient aussi hautes que des tertres », puisque la double correspondance verbale en forme de polyptote que comporte le texte latin disparaît.

Le principal de l'ouvrage réside dans ce qui, pour respecter les règles de la collection, est intitulé *Notes*, mais qui est en fait un commentaire d'une longueur exceptionnelle pour un volume de la C.U.F. : 117 pages pour 40 de texte contre

par exemple 26 et 96 pour le *Bellum Africum*. Cette situation s'explique par le fait que ce commentaire est issu d'une thèse de doctorat soutenue par N. DIOURON à l'Université de Caen. Il aurait sans doute été préférable que le texte en fût publié à part et que les *Notes* n'en fussent que la « substantifique moelle » ; les difficultés actuelles de l'édition sont une explication, sinon une justification de cette manière de procéder. Cela dit, ce commentaire est assurément de qualité ; l'auteur y manifeste une très large connaissance des faits, des lieux et aussi une parfaite maîtrise de la bibliographie du sujet. Certains passages sont étudiés avec une grande minutie, comme par exemple tout ce qui concerne la bataille de Munda, p. 116-122 principalement. Cela reconnu, il faut dire qu'en dépit de ses incontestables qualités, il aurait gagné à être allégé d'exposés parfois oiseux. Par exemple, p. 140 (34, 9), on trouve longuement développée, à partir du récit de la prise de Cordoue par César, une allusion à une épigramme de Martial (9, 61) relative à la plantation d'un platane, dont le seul rapport avec le texte du *B.H.* est la présence des noms de Cordoue et de César ; peu après, p. 141, une page entière retrace en détail la carrière d'un personnage tout à fait anecdotique, C. Caninius Rebilus, qui n'est présent dans le *B.H.* que par la mention de son nom en 35, 1. Les références, la citation dans leur intégralité de trop nombreux textes sont surabondantes ; leur élagage accroîtrait l'efficacité de ce commentaire : en tout l'excès est un défaut. L'ouvrage se termine sur une copieuse bibliographie, deux *indices* : *nominum* et *rerum*, un très utile tableau chronologique des événements, enfin quatre cartes pour aider à la compréhension des opérations. La présentation est presque impeccable ; corriger cependant p. LXXI, l. 6 : incohative ; p. 5, avant-dernière ligne du chap. 4 : *propre*. Ajoutons enfin que Nicole DIOURON a la bonne fortune de ne pas voir ses *Notes* fâcheusement distribuées, comme cela est malheureusement devenu habituel dans la collection, entre bas de page et fin du livre. Il serait souhaitable que les responsables se rendent compte que cette déplorable pratique accroît les difficultés du lecteur, et sans doute aussi celles de la réalisation, pour un bien mince gain de pages.

J. HELLEGOUARC'H.

SÉNÈQUE, *Tragédies : Œdipe, Agamemnon, Thyeste*, tome II, IX-196 pages dont 122 doubles, PSEUDO-SÉNÈQUE, *Tragédies : Hercule sur l'Œta, Octavie*, tome III, VII-182 pages dont 108 doubles, texte établi et traduit par François-Régis CHAUMARTIN : Paris, Les Belles Lettres, 1999.

Dans le tome 74 de la présente revue, p. 318 et 319, nous avons déjà rendu compte du tome I de cette édition du théâtre de Sénèque avec des éloges mérités et aussi quelques critiques secondaires. La publication de ces deux volumes marque un progrès considérable par rapport au tome I. D'abord par la qualité du contenu des notices, notes et notes complémentaires qui éclairent le texte avec une ferveur digne de la regrettée édition *Érasme*. Les étudiants et les candidats aux concours y verront une fontaine riche en éléments fondamentaux essentiels. Ils y trouveront, en particulier, un *conspectus metrorum* qui fait étrangement défaut dans le tome I, dont nous espérons la réédition dans le même esprit de sérieux au service le plus humblement pédagogique. Quoi qu'il en soit, il faut donc saluer cette notable évolution de cette édition pour savoir elle-même se dépasser.

Comme de bien entendu, comme de bien relu, en dépit de tous les efforts de l'œil ou de l'oreille, même si conjugués soient-ils devant le théâtre éternel sous la présence sacrée de Sénèque, les risques critiques ne se gomment pas d'un seul trait, d'un seul cœur, d'un seul pied, libres et légers, comme les aimait Horace.

Voilà qui nous invite à être chagrins, mais brièvement, sans rechigner. Il suffit de signaler, par exemple, que dans les notes figurent des articles qui ne sont plus mentionnés ensuite dans la bibliographie du texte concerné ; cf. : tome III, p. 4, note 2, où C. E. AUVRAY-ASSAYAS est présente pour être absente de la recension proposée en 13-14. Rien de bien grave. Rien de tragique non plus, dans la façon de ne pas traduire *Scaena Romae*, pour *Octavie*, et *Scaena Trachine*, pour *Hercules Œtaeus*. On dira, sans doute, que le lecteur est assez diligent pour finir tout seul le travail. Soit ! Pour autant, cependant, encore faudrait-il expliquer au lecteur peu informé des choses du latin comment (II, p. 62) on peut traduire : *Chorus Mycenaearum* par *Chœur de femmes de Mycènes ou d'Argos* ? Mieux, s'il vous plaît, toujours à cette même page, *Scaena Mycenis ante regiam* devient allégrement : *la scène est à Mycènes ou à Argos* ! Tout le monde comprendra, C.Q.F.D.

Il faudrait, tout aussi libéralement, en somme et en détail, admettre les théories selon lesquelles *Hercule sur l'Œta* et *Octavie* ne seraient point de Sénèque ? C'est un point de vue intéressant, voire même amusant et distrayant, un peu à la manière comique de ces hypercritiques qui voudraient nous raconter que la *Toccata* de Bach n'est pas de Bach. Sans vouloir entrer dans des dédales de fabrications ou de créations musicales, picturales, architecturales ou autres, disons, pour faire court, que l'art et la poésie appartiennent au domaine non pas d'un homme, seul, mais d'un atelier, bien plus général. La tour d'ivoire romantique n'est pas encore de mise. Virgile meurt. Varius et Tucca terminent. Pour Sénèque, dans l'état actuel de nos connaissances, qui d'ailleurs n'ont aucune espèce d'intérêt, il demeure important de savoir que rien n'était improvisé à la Cour impériale et que les « Dossiers » étaient traités par des Commissions spécialisées et suivis, à la manière de ce qui se fait encore aujourd'hui dans les grandes Curies de tous les États majeurs du Monde. En un mot : Sénèque connaissait le contenu du « dossier » *OCTAVIE, aussi bien, probablement, que celui du « plan » SÉNÈQUE*, magistralement orchestré par Néron, capable aussi, d'organiser la mort à grand spectacle de sa mère.

Mais revenons à cette traduction qui s'accompagne de bonnes joies musicales dans son rendement pratique de la poétique tragique. Elle s'affirme comme un progrès, important, même dans ses acquis, les plus fermes et, naturellement, les plus fragiles. Il faut donc rendre hommage au courage de François-Régis CHAUMARTIN.

André ARCELLASCHI.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, livre III, texte établi, traduit et commenté par H. ZEHNACKER : Paris, Les Belles Lettres, 1998, 313 pages dont 84 doubles.

Pline l'Ancien a consacré à la géographie quatre des trente-sept livres de son *Histoire Naturelle* (III à VI, plus quelques passages du livre II). Dans ses descriptions, comme on sait, il privilégie les éléments remarquables aussi bien de la géographie physique que de la géographie humaine ; il énumère les peuples et les villes, en indiquant les statuts juridiques, ce qui est très précieux pour les historiens du droit et qui, en même temps, leur cause bien du souci car Pline a utilisé pour l'essentiel trois sources différentes et a juxtaposé sans trop d'esprit critique leurs apports (c'est la célèbre Dreiquellentheorie élaborée par D. DETLEFSEN en 1877, que H. ZEHNACKER rappelle p. 11-16, en lui apportant les nuances nécessaires ; on en trouve une excellente analyse p. 205 sv.). Pour intéresser son lecteur, Pline lui propose en outre des étymologies, hélas souvent fantaisistes, et, comme nombre de ses contemporains, il accorde de l'importance à la forme, ce qui ne donne pas tou-

jours des résultats très heureux, car, comme on sait, il n'était pas un grand écrivain et connaissait mal la philologie. On peut se demander si son goût pour les listes ne correspond pas à deux volontés complémentaires, l'encyclopédisme et l'attrait pour les catalogues, les séries de noms aux sonorités barbares. Il ne faut pourtant pas montrer trop de sévérité à l'égard de la conception qu'avait cet auteur de sa discipline; il faut le replacer dans son temps.

Dans la Collection des Universités de France, nous pouvions déjà disposer depuis 1980 d'une partie du livre V (Afrique) grâce à J. DESANGES et de la totalité du livre VI (Orient, Éthiopie, Égypte) grâce à J. ANDRÉ et J. FILLIOZAT.

H. ZEHNACKER, avec le livre III, se place avec bonheur au début de cette série. Pline commence par décrire l'Europe méditerranéenne, en partant du sud-ouest. Après des généralités sur le monde (§ 1-5), il nous fait parcourir la partie de la péninsule Ibérique qui est proche de la mer, la Bétique et la Tarraconaise (§ 6-30). Puis il passe à la Narbonnaise (§ 31-37), *Italia uerius quam prouincia*, et tout naturellement de là en Italie dont la description (§ 38-131) s'ouvre par un éloge vibrant (§ 39-42), qui s'inscrit dans une tradition littéraire bien connue, illustrée notamment par Varron (*De agr.*, I) et Virgile (*G.*, II, 136-176). Pline adopte le classement voulu par Auguste en onze régions. Il commence naturellement par la neuvième région (§ 47-49), la Ligurie, à laquelle il joint les peuples des Alpes, sur lesquels il revient plus loin en donnant la célèbre inscription du trophée de La Turbie (§ 136). Il aborde ensuite (avec le § 50) la septième région, l'Étrurie, puis passe à la première, le Latium et « la bienheureuse Campanie » (§ 60-64). Rome, dont le nom réel doit rester secret, est décrite (§ 66) conformément à un modèle littéraire bien attesté (Cicéron, *De rep.*, II, 5-1 ; Varron, *L. l.*, V, 41-54, 143-159, 163-135 ; Strabon, V, 234-236). Le tableau de la troisième région, Lucanie et Bruttium (§ 71-98), est en fait interrompu par un excursus sur les îles (§ 76-94), les Baléares, les îles de la Gaule, la Corse, la Sardaigne et la Sicile, avant un retour en Grande Grèce (§ 95-98). La description remonte ensuite le long de l'Adriatique, en passant de la deuxième région (Calabre et Apulie : § 99-105) à la quatrième (peuples de l'Italie centrale : § 106-109), à la cinquième (Picénum : § 110-111) et à la sixième (Ombrie et partie de la Cisalpine : § 112-114). La huitième région, ou Cispadane, est un triangle délimité par Rimini, le Pô et l'Apennin (§ 115-122), la onzième correspond à la Transpadane (§ 123-125) et la dixième à la Vénétie et à l'Histrie (§ 126-131), ce qui provoque un retour sur les Alpes (§ 132-138). Pline passe ensuite sans transitions à l'Illyricum (à partir du § 139) et déborde brièvement sur les provinces de Macédoine (§ 145), du Norique (§ 146), de Pannonie (§ 147-148) et de Mésie (§ 149) avant un retour sur l'Illyrie et les îles qui la bordent (§ 150-152).

La traduction est claire et précise, et le texte a été établi en fonction de critères qui me paraissent indiscutables. H. ZEHNACKER a pris le parti de ne jamais modifier le texte à partir de l'épigraphie, ce qui ne l'empêche pas d'indiquer en notes les différentes formes attestées pour un même nom. De ce fait, peu de différences le séparent de l'édition Teubner due à C. MAYHOFF; on trouvera commodément la liste des divergences, une centaine, aux p. 22-25. Dans le choix des interprétations, un refus de l'hypercriticisme (p. 14) évite les essais d'ajustements malheureux qu'on trouve dans d'autres éditions. La prudence et le bon sens l'emportent partout, en particulier dans les identifications de sites, ce qui amène souvent à refuser de corriger le texte, à bon droit (par exemple p. 181 dans la liste des *populi Albenses*, p. 183 pour les *Tutienses*). Dans ces conditions, on approuve la proposition de lecture *Petilia* plutôt que *Petelia* (p. 210). Ce respect des manuscrits n'empêche pas de relever des erreurs de Pline, et de les discuter (p. 186, *Blanda* en Lucanie et non dans le Bruttium; p. 226, *Angulum* et *Pinna* dans la cinquième

région; p. 232, Ancone fondée par des Syracusains et non par un peuple italique; voir aussi p. 249 et 265). Certaines affirmations sont plus difficiles à apprécier, et n'en sont pas moins débattues (p. 208 pour une indication de distance).

Le commentaire, conformément à l'usage actuel, prend une plus grande place que le texte lui-même. Sa lecture suggère de nombreuses réflexions que l'on pourrait, bien sûr, prolonger à l'infini. Seules quelques remarques seront présentées ici, au fil du texte : 1° Pour le statut juridique des cités espagnoles (§ 7 sv), on utilisera dorénavant J. C. OLIVARES PEDREÑO, *Conflicto político y promoción jurídica de comunidades en el Occidente romano*, 1998 (Alicante). 2° La présence de Perses dans la péninsule Ibérique (§ 8) peut être rapprochée de la même fable rapportée à propos de l'Afrique. E. LIPINSKI (*Anc. Soc.*, 23, 1992, p. 149-158) pense que le nom des Perses a été mis à la place de celui des Pharusiens, une ethnie africaine; la même hypothèse peut-elle être appliquée dans ce cas ? 3° Pour les mines espagnoles (§ 16, 30), la référence à E. ALBERTINI a fait son temps; on utilisera C. DOMERGUE, *Aljustrel et Vipasca*, 1983 (Paris), avec un compte rendu de H. ZEHNACKER, *R.É.L.*, 61, 1983, p. 456-457, et surtout *Les mines de la péninsule Ibérique dans l'Antiquité*, 1990 (Paris). Ce dernier ouvrage compare les textes et l'archéologie. Il montre que, contrairement à ce que disent les écrivains, les mines de fer et d'étain ne présentaient qu'une importance minime, et que l'argent et le plomb du sud-est déclinaient sous le Haut-Empire. 4° Sur l'Èbre (§ 21), mais en fait à propos de tous les fleuves de la péninsule Ibérique, N. DUPRÉ, dans *Le fleuve et ses métamorphoses*, 1993 (Lyon), p. 136, apporte des arguments en faveur de l'exactitude de Pline. 5° Alba des Helviens (p. 152, pour le § 36) n'est pas « Augusta », comme l'a montré R. LAUXEROIS, *Le Bas-Vivarais à l'époque romaine*, 1983 (Paris), p. 81-82. 6° Des commentaires très intéressants accompagnent les § 65, sur le nom de Rome, et 69, sur les peuples Albains; nous y renvoyons. 7° Pour les îles, on peut apporter quelques compléments bibliographiques. Sur la Corse (§ 80) : O. JEHASSE, *Corsica classica*, 1987 (s.l.) et R. ZUCCA, *La Corsica romana*, 1996 (Oristano). Sur la Sardaigne (§ 84-85) : P. MELONI, *Storia della Sardegna*, I, *La Sardegna romana*, 1975 (Sassari), n'a pas été remplacé. Et, pour le site de ce nom, on préfèrera le livre d'A. BONINU, M. LE GLAY et A. MASTINO, *Turris Libisonis*, 1984 (Sassari), à la notice de ce titre parue dans la *R.E.* 8° *Mylae* rappelle la bataille remportée par Duilius (p. 200), tout comme Drépane évoque également la première Guerre punique (p. 199). 9° La localisation du site de la bataille de Cannes reste un vaste problème, apparemment non résolu : G. BRIZZI, *Annibale*, 1984 (Spolète), p. 42. 10° L'identification du Rubicon (p. 239) a été étudiée notamment par P. AEBISCHER, *Considérations sur le cours du Rubicon*, dans *Museum Helveticum*, 1, 1944, p. 285-269, qui propose le Pisciatello-Rubicone Cesenate, qui se perd dans l'Adriatique vers Villamarina, et par E. HOHL, *Caesar am Rubico*, dans *Hermes*, 1952, p. 246-249. 11° Le col des Alpes emprunté par Hannibal a donné naissance à une bibliographie tellement abondante qu'un seul homme, dans toute sa vie, ne réussirait pas à en faire une lecture exhaustive. La dernière interprétation, celle d'un universitaire et d'un montagnard, S. LANCEL, est séduisante : col de Savine-Coche (citée par H. ZEHNACKER, p. 247). 12° Il paraît difficile de terminer cette revue sans dire un mot sur la présence militaire, fondamentale pour l'histoire des provinces danubiennes, surtout la Pannonie et la Mésie (voir H. ZEHNACKER, p. 276 et 278-279).

L'ouvrage comprend en outre une bibliographie, courte mais bien choisie, qui va à l'essentiel (p. 16-19), et des indices, un index géographique et un index des noms de personnes (p. 283-311). Il ne suscite que deux regrets. D'une part, on trouve souvent un style trop télégraphique, sans doute justifié par la nécessité de gagner de la place. Et d'autre part, ce qui est bien gênant dans un livre de géogra-

phie, il n'est accompagné d'aucune carte ; il faut espérer que cette lacune sera comblée dès la prochaine édition.

Dans un genre difficile, H. ZEHNACKER a réussi sa tentative. Le texte et la traduction rendront de grands services. Le commentaire sera utilisé par tous, étudiants et enseignants. Ce livre est un succès.

Yann LE BOHEC.

AULU-GELLE, *Nuits attiques*, tome 4, livres XVI-XX, texte établi et traduit par Yvette JULLIEN (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1998, VIII-233 pages, dont 162 doubles.

Ce quatrième et dernier tome a vu le jour dans des conditions spéciales. R. MARACHE qui en assurait la responsabilité n'a pas eu en effet le temps de conduire sa tâche à bonne fin. Le manuscrit qu'il a laissé appelait donc une mise au point approfondie qui fut confiée à Y. JULLIEN dont le nom figure seul en tête de ce volume. Il n'en reste pas moins vrai que, comme M. REYDELLET le souligne dans l'*Avertissement*, ce livre est pour une bonne part l'œuvre de R. MARACHE. Le texte latin qui, sauf erreur de notre part, n'innove sur aucun point, semble bien être celui qu'il avait établi, même si, à des fins de clarté, l'apparat critique a fait après lui l'objet de modifications. De même, les retouches destinées à en faciliter la lecture ne sauraient faire oublier que la traduction reste pour l'essentiel celle de R. MARACHE. L'apport le plus marquant d'Y. JULLIEN est à chercher dans l'annotation qui garnit les bas de page et, plus encore, les *Notes complémentaires*. À quoi l'on ajoutera l'*Index nominum* des quatre volumes rédigé par ses soins.

L'homogénéité de ce tome IV a souffert de ce changement d'éditeur. Ce disant, nous pensons entre autres choses aux cas de discordance du texte proposé et de la traduction. Les plus fâcheux ont trait à 19, 9, 12 et à 20, 5, 10. En ce qui concerne le premier de ces passages (deuxième vers de Valérius Aedituus cité p. 133), ce que nous lisons sur la page de gauche prend en compte le *non* des mss, alors que c'est la correction de TURNÈBE (*nam*) qui figure sur celle de droite. Quant à la traduction du second, elle n'a de sens que par rapport à la conjecture de M. HERTZ signalée dans l'apparat, mais sans être reprise dans le texte. Dans un ordre d'idée différent, il convient de supprimer en 20, 1, 31 le point qui suit *subinde* et, sur cette base, de modifier *Iniurias* en *iniurias*, et, en 20, 10, 4, de dédoubler le dernier mot de la page 167 de manière à lire *solida ui*.

L'apparat critique est source de problèmes sur plus d'un point. Ils tiennent prioritairement au fait que, dans plus de cinquante cas, le lecteur se trouve dans l'impossibilité d'identifier l'œuvre ou l'édition à laquelle le nom abrégé d'un humaniste ou d'un érudit plus récent renvoie : c'est en vain qu'il se reportera à l'*Introduction* du tome 1 ou aux listes de *Sigla* des tomes 2 et 3 (qui présentaient déjà des différences notables) et à celle qu'Y. JULLIEN a établie pour ce dernier volume.

Parce qu'elle s'étend à de multiples domaines, la curiosité d'Aulu-Gelle ne facilite pas la tâche du traducteur. En sa qualité de spécialiste de la Seconde Sophistique, Y. JULLIEN était certes armée pour résoudre un certain nombre de problèmes inhérents à l'interprétation des livres XVI-XX. D'autres, qui ont trait à des développements de caractère institutionnel ou juridique, relevaient moins directement de sa compétence. On ne s'étonnera donc pas que la traduction qu'elle en propose puisse appeler des retouches, voire des rectifications.

C'est le cas, entre autres passages, de 16, 10, 10 où le parallélisme des indications de cens est curieusement négligé ; de 16, 10, 12 où les mots *ordo proletariorum* désignent « l'ordre », et non le « rang », des prolétaires (cf. au demeurant

B. COHEN, dans *B.A.G.B.*, 1975, p. 259-282); de 17, 5, 13 où, dans la traduction de Cic., *Lael.* 30, un « si » adventice semble s'être introduit; de 17, 9, 16 où le lecteur le plus irénique s'étonnera qu'*in uetere historia rerum Poenicarum* puisse être rendu par « dans un vieux livre d'histoire sur les grands hommes carthaginois »; de 17, 21, 36 où, dans la notice consacrée à l'affaire de Caudium à et ses suites, l'interprétation des mots *recepti non sunt* est à revoir à la lumière de Cic., *Off.* 3, 109 et surtout de Liv. 9, 10, 7; 9, 11, 1 et 10; de 18, 7, 5 où il n'y a pas lieu de reconnaître un hendiadyn dans le groupe *pro iure et pro hominibus*; de 19, 8, 15 où, pour *classicus... scriptor*, nous préférerions à « un écrivain de classe » un « écrivain de première classe » puisque l'adjectif latin est lourd de résonances serviennes; de 19, 10, 12 où, sous couleur de fidélité, la traduction d'Enn., *Trag.* 199 Joc. n'est pas du plus heureux effet; de 20, 1, 5 où le subjonctif s'impose dans la concessive; de 20, 1, 22 où, dans le groupe *pro rerum publicarum generibus*, l'adjectif a été indûment gommé; de 20, 1, 11 et 25 où, à propos de *Douze Tables* 1, 3, *arcera* est traduit par deux mots différents; de 20, 1, 23 où l'expression *lex Licinia et Fannia* désigne deux lois différentes et non pas une seule (cf. au demeurant la note *ad loc.* où la confusion est évitée); de 20, 6, 6 où, en ce qui concerne le vers cité de Labérius, la traduction d'A. DAVIAULT nous a semblé plus précise que celle d'Y. JULLIEN. À quoi l'on ajoutera de nombreux passages dans lesquels un ou plusieurs mots latins ne sont pas rendus.

Les notes qui accompagnent cette édition appellent elles aussi un certain nombre de remarques. Celles qui ont trait à la discussion de problèmes philosophiques, rhétoriques ou étymologiques sont souvent substantielles, même si rien n'est dit du grammairien Hypsicrate mentionné en 16, 12, 6. D'autres, de caractère grammatical, n'auraient pas été inutiles : c'est le cas en 16, 2, 10 (où le jeu des négations avait conduit O. GRUPPE à corriger le *si non* des mss en *si*) et 17, 13, 2-5 où la n. 59 ne suffit pas à dissiper l'obscurité, qu'Aulu-Gelle souligne, de certains emplois de *quin*. Dans un ordre d'idée différent, il n'était pas inutile, à propos du discours que Caton l'Ancien avait prononcé à Numance *apud equites* (16, 1, 3), de faire écho aux discussions auxquelles ces deux mots ont souvent donné lieu. Cela dit, des rectifications ou d'autres additions s'imposent : dans la n. 14 à 16, 5, 3 où, à propos du jurisconsulte Aelius Gallus malencontreusement confondu avec Cornelius Gallus, on lit les mots « trois fois préfet d'Égypte » et où l'on modifiera également *Pandectes* en *Digeste*; dans la n. 54 à 16, 10, 5 où la ligne 8 est à corriger *in fine*; dans la n. 58 à 16, 10, 8 où, en ce qui concerne la *lex Aebutia*, la référence au VI^e^ siècle n'a de sens que dans un comput *ab urbe condita* et doit donc être corrigée (cf. aussi l'*Index nominum*, p. 204) en « II^e^ siècle »; en 16, 13, 1-9 où le développement sur le *municipium* appelle à longueur de phrases le renvoi à M. HUMBERT, *Municipium et civitas sine suffragio*, Rome, 1978, p. 9-12 et 29-32; dans la n. 76 à 17, 21, 1 où, à la ligne 12, il convient de lire « soient »; en 17, 21, 6 où l'exposé de la tradition faisant de Tarquin le Superbe le fils de Tarquin l'Ancien appelait quelques mots d'explication; dans la n. 86 à 17, 21, 19 dont la première phrase doit être corrigée du point de vue de la chronologie; dans la n. 17 à 19, 7, 3 où, à la dernière ligne, on substituera « adverbe » à « adjectif »; dans la n. 8 à 20, 1, 11 enfin où « I, 1, 3 » est à rectifier en « I, 3 ».

Bref, il saute aux yeux que ce volume n'a bénéficié des conditions souhaitables ni dans son élaboration ni dans son achèvement, dont on est en droit de présumer que, par la force des choses, il a tenu de la course contre la montre. Dans l'attente d'un deuxième tirage, Y. JULLIEN dispose maintenant du temps nécessaire pour recenser les bavures qui le déparent.

Jean-Claude RICHARD.

PSEUDO-AURELIUS VICTOR, *Abrégé des Césars*, texte établi, traduit et commenté par Michel FESTY : Paris, Les Belles Lettres (C.U.F.), 1999, CIX-302 pages, dont 57 doubles.

Dernière des œuvres historiques latines d'inspiration païenne, l'*Epitome de Caesaribus* édité par M. FESTY a été jusqu'ici plus ou moins consciemment considéré comme un texte mineur, un « abrégé » du *Liber de Caesaribus* d'Aurelius Victor, ainsi que l'indique le *titulus* des manuscrits : *Libellus de uita et moribus imperatorum breuiatus ex libris Sextii Aurelii Victoris a Caesare Augusto usque ad Theodosium.* C'est contre cette conception que s'élève l'éditeur qui récuse le nom d'*Epitome* donné à ce texte au XVI^e^ siècle pour revendiquer celui de *Breuiarium*, inscrivant ainsi l'ouvrage, avec quelque approximation, dans la liste des « Bréviaires du IV^e^ siècle ». Dans son introduction, il traite principalement du problème des sources, qui est fondamental puisque, l'auteur restant totalement inconnu, c'est seulement la détermination des sources et la comparaison avec des œuvres du même genre et de la même époque qui peut permettre de préciser la place de celle-ci dans l'histoire littéraire latine. Il répartit en quatre parties les 48 chapitres de l'*Epitome* : 1-11 ; 12-23 ; 24-38 ; 39-48. Pour les deux premières, il donne la place principale à la *Kaisergeschichte*, un recueil de biographies dont l'existence a été supposée par A. ENMANN, à quoi il associe à un moindre degré, pour la deuxième, Marius Maximus, auteur de biographies qui ont également disparu ; pour les deux dernières parties, il attribue le rôle majeur à Nicomaque Flavien, auteur d'*Annales* importantes pour l'histoire romaine, surtout à partir du III^e^ siècle. D'autres sources possibles, Eunape, Zosime entre autres, ainsi qu'Ammien Marcellin et la *Chronique* de saint Jérôme, probablement par l'intermédiaire de Nicomaque, sont également citées, mais M. FESTY insiste surtout sur l'influence probable de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius. Une place particulière est à faire au chapitre 48, le dernier, qui est un éloge de l'empereur Théodose, assorti d'une comparaison avec Trajan, l'*optimus princeps* ; il est peut-être issu d'un panégyrique dû à Symmaque dans lequel on pourrait déceler l'influence du *Panégyrique de Trajan* de Pline le Jeune. Divers indices invitent à penser que l'*Epitome* a été rédigé tout au début du V^e^ siècle, entre 402 et 408, et même plus précisément entre 406 et 408. L'auteur reste un parfait anonyme, peut-être le secrétaire d'un grand personnage à tendance plutôt prosénatoriale, mais il n'est pas très facile de distinguer ce qui sur ce point revient à ses sources ; M. FESTY perçoit des convergences avec l'*H.A.*, ce qui le conduit à penser que les deux œuvres appartiennent au même milieu sénatorial païen. L'*Epitome* contient de nombreuses erreurs, précisées dans les notes, dues aux sources elles-mêmes, soit à une inexacte interprétation ou à une mauvaise transcription de ces dernières. Sur les aspects littéraires, peu de choses, M. FESTY arguant, peut-être un peu sommairement, que le style de l'anonyme est celui de ses différentes sources.

Après un bref aperçu sur la transmission du texte jusqu'au XII^e^ siècle, l'éditeur aborde le problème de la tradition manuscrite. Il a collationné dix-neuf manuscrits ; il revient sur le classement opéré par PICHLMAYR dans son édition Teubner de 1911, en accordant une attention particulière à la tradition indirecte représentée par Paul Diacre et par Landolfus Sagax qui nous fournissent un texte antérieur à l'archétype des manuscrits et dépourvu des légères lacunes que l'on observe dans ces derniers, ainsi que par une version en latin vulgaire du X^e^ siècle que nous transmettent deux manuscrits et qui, accompagnée d'un apparat critique allégé, est retranscrite en annexe à la fin du volume ; il y manque les chap. 46 et 48, et il y a quelques autres légères lacunes. Le texte de l'*Epitome* qui nous est fourni ne présente qu'un nombre limité de variantes par rapport à celui de PICHLMAYR, mais

se distingue justement par l'attention portée à la tradition indirecte, qui n'est utilisée que très marginalement par ce dernier, dont « l'apparat critique ne mérite aucune confiance » (p. LXXXIX). Celui de l'*Epitome* est parfois un peu chargé et, de ce fait, n'est pas toujours très clair; il comporte en trop grand nombre de simples variantes orthographiques qui n'apportent pas grand chose à notre connaissance du texte; on y relève aussi un assez fréquent recours à des parenthèses, qui crée une certaine confusion et qui n'est pas conforme aux usages de la collection. Il y a, sauf erreur de ma part, trois conjectures personnelles : 9, 13 : *ciliciaque*; 9, 18 : *quod graeci χομήτην uocant*; 45, 7 : *mauretaniam*; cette dernière n'est qu'une simple variante orthographique par rapport à *mauritaniam*, leçon adoptée par la plupart des éditeurs.

Les notes sont nombreuses, longues et très développées, ce qui leur donne le caractère d'un commentaire et me conduit à reprendre les observations que j'ai faites ci-dessus à propos de l'édition du *Bellum Hispaniense*, d'autant plus que M. FESTY a lui aussi l'avantage, ou la chance, qu'elles ne soient pas dispersées entre bas de page et fin du livre. Dominées par le souci de la détermination des sources et de la recherche de convergences diverses, ces notes comportent l'indication d'un très grand nombre de textes, dont, pour beaucoup d'entre eux, il ne se contente pas de donner la référence, mais qu'il reproduit intégralement, ce qui facilite sans aucun doute la comparaison, mais alourdit l'exposé et finit par étouffer l'essentiel : cette surabondance de reproductions de textes était-elle absolument indispensable ? Cette manière de faire a en tout cas l'inconvénient de laisser souvent à l'arrière-plan les faits historiques proprement dits. Toutefois, une très grande attention est portée aux diverses données numériques et chronologiques, durée de vie et de règne des empereurs, et autres indications du même ordre. En fin de volume, en dehors de l'*Index nominum*, trois « Annexes » : le texte de l'*Epitome* en latin vulgaire signalé plus haut, une liste de ce que l'auteur appelle les *hapax* historiques, c'est-à-dire des informations qui « totalement ou partiellement, ne sont pas données par les autres sources historiques », enfin une comparaison, sous forme de comptage des mots, entre Aurelius Victor, Eutrope et l'*Epitome*, dont je ne saisis pas très bien l'intérêt puisqu'aucune conclusion n'en est tirée.

Ces quelques remarques n'empêchent pas de reconnaître que le travail de M. FESTY constitue un apport considérable à la connaissance d'une œuvre jusqu'ici trop délaissée et que son auteur mérite pour cela toutes nos félicitations.

J. HELLEGOUARC'H.

Collection Teubner.

LACTANTII PLACIDI *in Statii Thebaida commentum*, vol. I; *Anonymi in Statii Achilleida commentum*; FULGENTII *ut fingitur* PLANCIADIS *super Thebaiden commentariolum* recensuit Robertus Dale SWEENEY : Stuttgart-Leipzig, Teubner, 1997, LVII-704 pages.

On ne disposait jusqu'ici, pour les scolies aux épopées de Stace, que de l'édition de R. JAHNKE (Teubner, 1898), dont, dès la parution, l'insuffisance a été proclamée. R. HELM avait publié la même année le commentaire intitulé *S. Fulgentii episcopi super Thebaiden* à la suite des œuvres de Fulgentius Planciades. Cette nouvelle édition de trois textes de longueur et d'intérêt très inégaux (que complètera un volume d'*indices*) est le produit d'un travail immense et méticuleux.

C'est en 1969 que R. D. SWEENEY a publié, chez Brill, *Prolegomena to an edition of the scholia to Statius*, complément indispensable de l'ouvrage actuel. Il

y recensait et classait quelque 300 manuscrits où figurait le texte de Lactantius Placidus, soit de façon continue, soit en marge de celui de la *Thébaïde*. Un de ses apports essentiels fut d'isoler une « vulgate italienne » (π), très cohérente, mais de moindre valeur, à laquelle appartiennent tous les manuscrits utilisés par les éditeurs antérieurs à JAHNKE et deux des trois de celui-ci. SWEENEY y distingue deux familles φ et ψ. Parmi les autres manuscrits un *Monacensis* de la fin du XI^{e} siècle (*M*), connu depuis 1864 ou 1866 et présentant un texte suivi, demeure, comme pour JAHNKE, « *facile princeps* ». Mais la collation de JAHNKE « *erroribus paene innumerabilibus scatet* ». Dix manuscrits n'appartenant pas à la souche π (dont un autre *Monacensis*, f, très proche de *M*) sont pris en compte : la plupart sont incomplets et/ou interpolés, parfois peu lisibles, mais leur classement permet à SWEENEY de proposer une hypothèse sur l'histoire du texte. Selon lui, le texte de Lactantius (qu'il situe, en suivant P. Van de WOESTIJNE, entre 350 et 400), comportant lemmes et commentaire, a subi une première altération en étant transcrit sans lemmes, sous forme de scolies en marge et entre les lignes du texte de l'épopée (hyperarchétype ω') ; une seconde altération est intervenue au temps de Charlemagne, quand il a été rétabli sous la forme d'un commentaire, l'archétype de tous nos manuscrits (ω). Ainsi s'expliquerait en particulier le fait que, dans tous les manuscrits conservés, les lemmes sont souvent oubliés ou ne correspondent pas au contenu de la scolie.

SWEENEY a vu lui-même la plupart des manuscrits, les a parfois lus « *sub luce radiorum breuiorum quam illius lucis quam uidere possumus* », et on ne saurait douter que ses collations méritent une confiance que n'ont jamais inspirée celles de JAHNKE. Le stemma qu'il présente permet dans nombre de cas de remonter jusqu'au texte de ω et il a pu éliminer, dans le fatras de gloses qui encombrent beaucoup de manuscrits, celles qui sont tardives et ne sauraient revenir à Lactantius. Le progrès est considérable et limite les réserves que l'on doit faire par ailleurs sur l'établissement du texte.

Une formule de la préface ne laisse pas déjà d'inquiéter : « *credo uix ullum esse qui textum cuiusuis auctoris Latini magis mutauerit* » (p. XXXVII). Les interventions sont de trois types : rétablissement des lemmes primitifs, rejet des interpolations, correction des fautes. Nulle page où la main de l'éditeur ne soit passée et repassée. Pourtant le texte paraît moins poli que bouleversé, d'autant plus instable que les raisons des innombrables modifications ne sont que rarement indiquées. Le certain et le conjectural se mêlent de façon inextricable. SWEENEY en est bien conscient, qui poursuit : « *quod si cui displiceat, confusionem priscam in apparatu exquirat ac melius fecerit doctior* ». La gymnastique imposée à l'esprit du lecteur, appelé successivement, pour chaque scolie, à reconstituer la « *confusio* » primitive (ce qui n'est pas toujours si facile), à s'interroger sur le texte de l'édition et à se faire lui-même une opinion, était-elle indispensable ? On s'en tiendra délibérément à un exemple, celui de *Theb.* XI, 1-3, qui permettra de comprendre la méthode suivie. Texte de l'édition (les parenthèses indiquent les additions de l'éditeur aux lemmes) : 1-3 (POSTQVAM MAGNANIMVS FVRIAS VIRTVTIS INIQVAE CONSVMPSIT CAPANEVS) EXSPIRAVITQVE (RECEPTVM FVLMEN) *cum anima amisit* /< 2 EXSPIRAVIT> *excussit siue efflauit*. Apparat critique : CONSVMPSIT *add. Damsté*, RECEPTVM FVLMEN *Lindenbrog* / EXSPIRAVIT *Damsté pro* SIGNAVIT (*u. 4*) ω / siue efflauit *post* amisit *in* ω *ad locum restitui*. On peut reconstituer le texte des manuscrits (EXSPIRAVITQVE *cum anima amisit siue efflauit*) et l'addition de LINDENBROG (reprise par JAHNKE). Reste à comprendre la première correction proposée par DAMSTÉ (*Mnemosyne*, XXXVII, 1909, 103-104) : la scolie s'appliquerait en fait à *consumpsit*. Reste surtout à accepter le texte entièrement remodelé par SWEENEY.

Les deux autres textes concernent les médiévistes plutôt que les antiquisants. Les scolies à l'*Achilléide* sont présentées comme un centon de notes tirées de Servius ou du premier mythographe du Vatican : SWEENEY estime en effet que ce dernier est antérieur (cf. *Proleg.*, p. 89-90), contrairement à l'opinion de N. ZORZETTI. Quant au petit commentaire allégorique de la *Thébaïde*, riche en surprenantes interprétations (Œdipe représente la *lasciuia*, le nom venant de *haedus*; Hypsipyle, l'idolâtrie : *Isidis philos*), son attribution à Fulgentius Planciades était déjà mise en doute par HELM. La critique récente tend à le dater du XII[e] siècle. La découverte d'un second manuscrit, copié sur le premier mais en meilleur état, permet à SWEENEY d'améliorer le texte sur plusieurs points.

Fernand DELARUE.

Oxford Classical Texts.

TITI LIUI *Ab Vrbe condita*, recognouit breuique adnotatione critica instruxit, P. G. WALSH : Oxford Classical Texts, Tomus VI, Libri XXXVI-XL, Oxonii, 1999, XXIX-394 pages.

Depuis 15 ans, la 4[e] décade de Tite-Live (et surtout la 2[e] pentade 36-40) a les honneurs des éditeurs : dans cette période ont été publiés en France les livres 36 à 40 (*C.U.F.*), en Allemagne, 31-40 (Teubner), en Angleterre, par le même P. G. WALSH, les livres 36 à 40 (livres scolaires, traduction, commentaire, pas d'apparat critique) chez Warminster, Arris et Philipp. Nous avons fait nous-même, dans les revues *Latomus* et dans la *R.É.L.*, les comptes rendus de la quasi-totalité de ces ouvrages (par exemple, *Latomus* 1995, 233-234; 1996, 266-267; *R.É.L.*, 75, 1977, 296).

L'ouvrage dont il s'agit ici rétablit la linéation marginale abandonnée récemment par Teubner. L'Introduction (*Praefatio*), très brève (12 pages), est suivie de 2 *stemmata codicum* (évidemment incomplets) et d'un *Conspectus doctorum uirorum* cités dans l'apparat; suit la liste des *sigla* (WALSH ne cite ni *R* [*Fragmenta* du Palat. Lat. 10696 du IV[e]-V[e] siècle], ni plusieurs autres manuscrits utilisés par l'édition Teubner [cf. *Voss*]). 2 *Indices* : a) *deorum et hominum*; b) *locorum*. — Pas de traduction, conformément à la norme de la Collection.

La *Praefatio* ne faisant que reprendre, notamment pour la présentation des manuscrits, les indications figurant dans toutes les éditions citées ci-dessus, nous ne nous occuperons ici que de l'aspect textuel. On regrettera d'abord l'absence des *inscriptiones* et *subscriptiones*, parfois intéressantes (mentions du *bellum Macedonicum*). Quant à l'apparat, plusieurs remarques sont à faire : qu'il soit fréquemment différent de celui de l'édition Teubner tient, bien sûr, à un problème de choix : WALSH est le seul à citer *religione* pour *L* en 36, 1, 4 et les variantes pour *ut* en 36, 1, 6; en 36, 1, 7, WALSH cite *Mog.*, Teubner *Asc. (1510)*, etc.

Comme l'éditeur de chez Teubner, WALSH cède au défaut, très regrettable à nos yeux, qui consiste à confondre les sigles de *consensus* (χ, φ, ϕ) avec ceux des manuscrits existants. On trouve ainsi, dès le début : 36, 3, 6 « Ostia *L* : otia χ », alors que *L* dépend « théoriquement » de χ; sans doute (cf. p. XII) *L* a-t-il été corrigé (L^2) sous l'influence d'une autre tradition, mais, tel qu'il est rédigé, l'apparat n'en est pas moins trompeur et déconcertant pour le lecteur. De même en 36, 4, 5 : « mille *PEL* : *om.* $A\phi$ », alors que *L* dépend d'abord de ϕ; *id.* en 36, 5, 5 : « leni *BPA*ϕ : leui *EL* », etc., où l'apparat devrait être, si l'on se fie aux seuls manuscrits existants, « leni *BPANV* : leui *EL* ». En 38, 27, 6, sont opposés artificiellement χ et *P* (Halum χ : Halim *P*), alors que *P* relève évidemment de χ, etc.

Deux motifs rendent fautif l'apparat en 39, 23, 1 ; on lit en effet : « esset $Q\varphi$: ex aequo ϕ » ; or φ qui représente *PAE* ne peut être cité ici, puisque *A* s'interrompt en 38, 34, 11 ; d'autre part, on ne comprend pas « ex aequo », toutes les autres éditions donnant « ex e » (si *e* est une abréviation de *aequo*, il faut l'indiquer).

Il est fâcheux aussi que, dans le texte, les lettres dues à une correction ne soient pas signalées : cf. en 36, 6, 1 pour *Coroneae*, l'apparat donnant « Coroneae *edd.* : coronam $B\varphi^{m}\phi$ coneam φ » : le texte est donc trompeur. En revanche, « Crévier » redevient, à juste titre, « Crevier ».

Nous n'avons relevé qu'une seule erreur : en 36, 2, 7, *B* est cité deux fois ; quelques inexactitudes dans la linéation (dans l'apparat) : *est* est à la ligne 3 ; 2, 14 : *triginta* est à la ligne 18 ; etc.

Toutes ces critiques mineures (on pourrait les multiplier) n'empêchent pas de voir dans cette édition un livre remarquable. Sobre et net, tels sont les mérites caractéristiques de tous les travaux (nous les avons tous eus entre les mains) de P. G. WALSH, incontestablement le meilleur « livien » d'outre-Manche.

P. JAL.

AVSONII *Opera* recognouit breuique adnotatione critica instruxit R. P. H. GREEN, Oxford Classical Texts : Oxford, Clarendon Press, 1999, XXX-316 pages.

C'est dans la même collection qu'était paru, en 1991, sous le titre *The works of Ausonius*, le gros volume de 780 pages dont celui-ci constitue la réédition révisée et surtout fortement abrégée. Le volume en question n'avait apparemment pas été adressé à la *R.É.L.*, en tout cas n'y a fait jusqu'ici l'objet d'aucune recension, ce qui est d'autant plus regrettable que cette « édition GREEN » du poète bordelais est sans conteste l'une des meilleures avec celles de PEIPER (Leipzig, 1886, réimpr. en 1976), de PASTORINO (Turin, 1971) et de PRETE (Leipzig, 1978) — peut-être même la meilleure, du fait que son auteur a pu s'appuyer sur les travaux de ses devanciers et a pris en compte les plus récents acquis de la recherche codicologique. Le texte procuré par la présente édition est à peu de choses près le même que celui de la précédente, mises à part quelques émendations tenant compte de certaines suggestions formulées par les recenseurs. Il se caractérise par un conservatisme intelligent et si l'on peut, naturellement, faire çà et là des choix textuels différents de ceux de GREEN (*e.g.*, dans la *Moselle* : en 218, préférer *quales* des mss à la correction *qualis* ; en 384, choisir, comme l'ensemble des éditeurs, *serena* de *G* plutôt que *seuera* de *BRLF* ; en 452, la répartition étant la même, *munera* plutôt que *tempora*), d'une façon générale le texte imprimé par GREEN est tout à fait satisfaisant. L'apparat critique, positif, est très aéré et d'une extrême clarté, car réduit à l'essentiel et débarrassé, plus encore que dans la première édition, de toutes les fautes évidentes, dépourvues d'intérêt pour l'établissement du texte. Ce qui a disparu, par rapport à l'édition de 1991, c'est, d'une part la préface et l'introduction générale, celle du présent volume étant limitée à 15 pages consacrées uniquement à la tradition manuscrite, contre 35 dans la précédente ; d'autre part (et c'est bien dommage) le très riche commentaire, qui ne comptait pas moins de 367 pages (pour 228 de texte), éclairant avec pertinence toutes les difficultés des divers poèmes et présentant à chaque occasion une discussion serrée des problèmes textuels et une justification, le plus souvent convaincante, des choix de l'éditeur. Ce précieux commentaire était évidemment un « plus » considérable, et à cet égard la nouvelle « édition GREEN », si elle a le double mérite d'être beaucoup plus maniable (et moins onéreuse !) que le « pavé » de 1991, ne remplacera pas la première, qui demeurera un instrument de travail de premier ordre. A été également

allégé l'Appendice A, contenant un certain nombre de textes attribués sans certitude à Ausone : on y trouve toujours, certes, le ravissant *De rosis nascentibus* ainsi que les *Periochae Homeri*, mais les *Epigrammata uaria*, les *Moralia uaria*, les *Constitutiones Ausonio quaestore editae* et les *Quinti Ciceronis uersus* ont été éliminés, tout comme a disparu l'Appendice B, constitué de lettres adressées au poète par l'empereur Théodose, par Symmaque et par Paulin de Nole. Ont été en revanche maintenus l'indispensable tableau des concordances avec les autres éditeurs (car, s'agissant d'Ausone, l'ordre des poèmes ne cesse de varier d'une édition à l'autre) et l'*index nominum*, mais non l'*index uerborum latinorum* ni l'*index rerum*. Quant à la bibliographie, qui comptait 23 pages, elle est réduite à une « select bibliography » qui n'en compte plus que trois. C'est donc une sérieuse cure d'amaigrissement qu'a subie l'édition procurée il y a huit ans, mais le texte établi n'a évidemment rien perdu de sa valeur, et cette réédition allégée est, comme l'autre, de premier ordre.

René MARTIN.

S. P. OAKLEY, *A Commentary on Livy, Books VI-X*, vol. 1, *Introduction and Book VI*; vol. II, *Books VII and VIII*: Oxford, Clarendon Press, 1998, XXII-799 et 866 pages.

Depuis quarante ans la Clarendon Press a fait beaucoup pour Tite-Live, et les noms de R. M. OGILVIE (*A Commentary on Livy, Books 1-5*, 1965) et de J. BRISCOE (*A Commentary on Livy, Books XXXI-XXXIII*, 1973; *A Commentary on Livy, Books XXXIV-XXXVII*, 1981) sont aujourd'hui indissociables de l'*Ab Vrbe condita*. Avec le premier de ces trois livres, on pouvait penser qu'une sorte de *nec plus ultra* avait été atteint dans l'exégèse du noyau le plus ancien de cette œuvre. Mais la somme de S. P. OAKLEY apporte la preuve que cette impression était trompeuse. Disons le tout net, elle marque, et pour longtemps sans doute, un saut qualitatif par rapport à tout ce qui s'est écrit, jusque dans un passé récent, sur les livres VI à X (cf. en particulier J. P. LIPOVSKY, *A Historiographical Study of Livy, Books VI-X*).

Les deux volumes déjà publiés appartiennent à un triptyque qui couvrira ces cinq livres. Le tome I s'ouvre sur une *Introduction* de 330 pages (contre 23 chez R. M. OGILVIE) qui fait le point sur les six problèmes que voici : 1) *Nature de l'historiographie antique* (cf. maintenant sur ce point J. MARINCOLA, *Authority and Tradition in Ancient Historiography*, Cambridge, 1997); 2) *Tite-Live et ses sources*; 3) *La tradition de l'annalistique*; 4) *Chronologie de l'œuvre*; 5) *Style et techniques littéraires dans l'Ab urbe condita*; 6) *Les manuscrits*. Certains de ces développements ont les dimensions d'un opuscule (cf. 2), voire d'un livre substantiel (cf. 6, dont les 176 pages sont irremplaçables dans l'état actuel de la recherche). Viennent ensuite une *Introduction historique* au livre VI (49 pages) et le commentaire de ce même livre (344 pages). Le même principe d'organisation (25 et 361 pages) vaut, au tome second, en ce qui concerne le livre VII, alors que l'introduction de caractère historique manque pour le livre VIII, sans que la raison de cette absence soit donnée. À quoi l'on ajoutera dans chaque volume une bibliographie et un index qui offrent toutes les garanties. Un tome 3 est prévu pour les livres IX-X; les indications de la *Préface* donnent à penser que sa rédaction est fort avancée, sinon achevée.

Soyons clair. S. P. OAKLEY n'est pas l'homme du colossal. S'il définit cette trilogie en termes de prolégomènes à l'édition d'un texte établi sur nouveaux frais de Liv. VI-X, c'est qu'il se forme, du travail d'éditeur et de celui d'exégète qui en est la condition nécessaire, l'idée la plus haute qui soit : à ses yeux en effet, cette double activité couronne des années de dialogue avec un auteur et avec son œuvre. En d'autres termes, ce commentaire dans lequel S. P. OAKLEY reconnaît, à lon-

gueur de pages, sa dette à l'endroit de ses prédécesseurs n'appartient pas, comme c'est trop souvent le cas, au genre de la compilation. C'est au contraire un travail de tonalité personnelle qui doit à celle-ci comme « un supplément d'âme » et dans lequel le caractère totalisateur et accumulatif de l'érudition plaide en faveur du *momentum* qui, dans chaque discussion, oriente l'analyse dans tel ou tel sens.

L'introduction du tome 1 met en évidence les deux postulats qui ont guidé S. P. OAKLEY dans sa réflexion. Le premier est celui de l'existence dans l'*Ab Vrbe condita* d'un noyau dur (p. 101-102, « hard core ») d'informations véridiques. Le second place l'accent sur la gangue qui dissimule ces pépites : elle est faite des apports imputables aux exigences qui conditionnent l'élaboration du récit historique. Cette approche des problèmes se retrouve chez d'autres. Mais le choix qu'elle entraîne d'une exégèse au coup par coup n'est pas celui de la facilité. C'est ainsi que le rejet de ce qui semble être anticipation ou doublet n'a rien de systématique (cf., à ce sujet, de bonnes réflexions p. 102-104) et que la pratique des coupes sombres, à la BANDEL ou à la BELOCH, dans les listes de magistrats (à commencer par celle des dictateurs) est justement dénoncée. Bref, l'obligation de la preuve est répartie plus équitablement entre accusation et défense.

Les richesses de ces deux volumes sont inépuisables. Elles prennent la forme soit d'états des questions de caractère historico-institutionnel qui figurent dans les diverses introductions ou dans le corps même du commentaire, soit dans les lemmes de celui-ci dont les plus novateurs ont trait à l'établissement du texte. En ce qui concerne les premiers, saluons comme il se doit ceux qui ont respectivement trait à l'organisation de la ligue latine avant 389 (introduction au livre VI), au dossier des lois Licinio-Sextiennes (6, 34, 1-42, 14; cf. pourtant *infra*, à propos de 6, 35, 5) et au témoignage de 8, 12, 13-17 sur les lois de Q. Publilius Philo : l'analyse proposée de la deuxième est un modèle de clarté en des temps où la recherche sur l'*auctoritas patrum* semble s'enliser depuis l'article d'A. MAGDELAIN (*De l'auctoritas patrum à l'auctoritas senatus, Iura*, 33, 1982) et la correction apportée au libellé de la troisième (... *cum eo uentum ⟨es⟩set ut utrumque ⟨consulem⟩ plebeium fieri liceret*) peut, tout bien pesé, constituer le remède adéquat aux difficultés inhérentes à la leçon des manuscrits (... *uentum sit...*).

Entre autres interventions sur le texte ou dans la traduction, mentionnons encore 7, 3, 8 où, à propos de la dédicace du temple capitolin, S. OAKLEY invoque une raison de poids en faveur de la correction *et legem et templum* avancée par MADVIG et plus riche de sens que celle de H. J. MÜLLER (*ea lege templum*) devenue canonique; 7, 3, 9 où, sur la foi de l'*O.L.D.* (qui ne mentionne pourtant pas ce texte), l'auteur suggère des mots *bellum Hernicum adfectans* une interprétation (« prétendant qu'on était en guerre contre les Herniques) qui requiert des parallèles; 7, 6, 9 où *⟨et⟩ legionibus* (DUKER) est effectivement préférable au simple *legionibus*; 7, 22, 9 où l'on s'étonne que la correction de MURET (*censurae quoque in partem uocari*) n'ait pas encore rejeté dans les ténèbres extérieures la leçon *censuram*. Dans un ordre d'idées différent, ajoutons qu'en 7, 17, 12, A. MAGDELAIN méritait d'être mentionné pour avoir donné une formulation particulièrement rigoureuse de la doctrine qui reconnaît un faux dans la référence aux *Douze Tables*.

Le seul point sur lequel nous soyons en désaccord avec S. OAKLEY concerne 6, 35, 5 et, plus précisément, dans la *rogatio* tribunitienne qui revendiquait l'ouverture du consulat à la plèbe (... *tertiam, ne tribunorum militum comitia fierent consulumque utique alter ex plebe crearetur*), les six derniers mots. Il veut y voir une brachylogie qu'avec DRAKENBORCH, il développe en ... *sed consulum et ut alter consulum ex plebe crearetur*, et il spécifie qu'*utique* doit se décomposer ici en *et uti*. Mais, à propos de la même revendication, 6, 37, 4 (*nisi alterum consulem utique ex plebe fieri necesse sit*) et, en ce qui concerne la troisième loi de Q. Publilius Philo qui

rendit possible l'élection de censeurs plébéiens (... *tertiam ut alter utique ex plebe censor crearetur*) 8, 12, 16 lèvent tout doute. Dans tous ces textes *utique* est adverbe (cf. au demeurant WEISSENBORN-MÜLLER et C. KRAUS, *Livy Ab urbe condita, Book VI, ad loc.*) et correspond au πάντως qui, chez Diodore (12, 25, 3), figure dans le libellé de l'accord aux termes duquel, au lendemain du décemvirat (443 dans la chronologie de la *Bibliothèque historique*), la plèbe se serait vu reconnaître le droit de fournir chaque année un consul (... καὶ τὸν ἕνα πάντως ἐκ τοῦ πλήθους καθίσταναι...), sinon les deux. Bref, dans ces trois passages de Tite-Live, *utique* signifie « au moins » et dans le premier, du *ne* initial, on tirera le *ut* nécessaire à la dernière subordonnée.

Ne boudons pas pour autant notre plaisir : ces deux volumes commandent le respect.

Jean-Claude RICHARD.

Éditions diverses.

LUCRETIUS, *De rerum natura* III, edited with an Introduction, Text, Translation & Commentary by P. MICHAEL BROWN : Warminster, Aris & Phillips Ltd, 1997, 234 pages.

Cette édition séparée du chant III constitue le troisième volume consacré au *De rerum natura* dans la collection éditée chez Aris et Phillips, où figurent déjà les éditions des chants IV et VI. Ce volume, qui s'adresse surtout à des étudiants, se signale par un souci de clarté et de simplicité, qui n'exclut cependant ni la précision ni l'érudition. Le lecteur peut y trouver l'essentiel de ce qui est nécessaire à la compréhension du chant III.

P. MICHAEL BROWN, qui est également l'éditeur du chant I (Bristol Classical Press, 1984), présente d'abord dans l'introduction — en partie reprise de la précédente édition — le poème, le poète et la philosophie épicurienne. Il y étudie ensuite de manière plus approfondie la spécificité du chant III, notamment à travers la conception épicurienne de l'âme et les principaux aspects de la poétique lucrétienne (sections IV et V).

La bibliographie est sans doute l'élément le plus critiquable : trop ou trop peu sélective, elle fait une large place aux différentes éditions anciennes du *De rerum natura*, qui sont d'un intérêt modéré pour un non-spécialiste et ne fait pas référence à celle, pourtant récente et fort complète, de J. KANY-TURPIN (Aubier, 1994). En ce qui concerne la littérature critique, les auteurs cités sont presque exclusivement anglo-saxons. Ainsi, on peut s'étonner de ne pas voir figurer l'ouvrage de J. SALEM, *Lucrèce et l'éthique*, (Paris, Vrin, 1990) ainsi que certains articles précisément consacrés au chant III, comme celui de C. RAMBAUX, « La logique de l'argumentation dans le *De rerum natura*, III, 830-1094 » (*R.É.L.* 58, 1980) ou celui de G. B. CONTE, « Il trionfo della morte e la galleria dei grandi trapassati in Lucrezio III, 1024-1053 » (*S.I.F.C.* 37, 1965, p. 114-132). Il n'aurait pas non plus été inutile d'indiquer quelques éditions de la *Lettre à Ménécée*. Le volume comporte trois *indices* : *index* des mots latins, *index* des mots grecs et *index* général, concernant à la fois les notions philosophiques, les noms, la grammaire et la stylistique. Même s'il revêt quelque peu la forme d'un fourre-tout, ce dernier *index* (p. 230) est très précieux, notamment en ce qui concerne l'analyse des procédés poétiques mis en œuvre par Lucrèce.

Le texte adopté est dans l'ensemble conforme à celui de l'édition réalisée par C. BAILEY (Oxford, 1947), sauf dans quelques cas toujours commentés et justifiés.